

sait à l'entrepont quatre esclaves portant sur une espèce de brancard un malheureux que l'on pouvait tenir pour mort ou mourant. Il ressemblait à une belle statue en bronze florentin. Les linges sur lesquels il était couché étaient blancs, de cette blancheur dont les Orientaux seuls ont le secret, et sillonnés par des raies d'un rouge vif, qui témoignaient à la fois de la gravité des blessures et de la jeunesse vigoureuse du blessé.

Je ne sais à quel âge ce serviteur était entré dans la maison de la princesse, ni quel rang il occupait parmi les esclaves, mais ce qui est certain, c'est qu'il était beau comme un brun Antinou, et que ses formes rappelaient celles du jeune Hercule. Sa tête renversée en arrière, sa bouche entr'ouverte, ses yeux fermés, l'état de prostration où étaient ses membres, tout portait à croire qu'il avait succombé à ses souffrances. Mais lorsque le triste convoi fut arrivé devant l'échelle, au moment de s'enfoncer par l'écoutille dans l'entrepont, le malheureux entrouvrit ses yeux, les tourna languissamment vers la femme pour laquelle il mourait, et, saisissant un morceau de mousseline qui était posé sur sa poitrine, il le pressa sur ses lèvres dans un mouvement passionné.

Je regardai la jeune suivante ; d'une pâleur livide, renversée contre la caisse d'oranger au pied duquel elle était assise,

on eût pu croire que sa pauvre âme avait quitté son beau corps.—Promenant mon regard sur ses compagnes, je vis la plupart d'entre elles demeurer immobiles, la tête tournée vers leur compagne, le corps à demi incliné, comme si elles eussent voulu lui porter secours, tandis qu'un pouvoir magique les en empêchait. O peur ! passion honteuse, tyrannique, à la fois féroce et lâche !

Durant cette scène, la sultane avait un air méchant, sans grandeur, ni courage, qui porte les enfants à écraser un oiseau, empaler un papillon ou trancher la tête d'une mouche, comme expérience d'histoire naturelle ; mais lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur la jeune femme évanouie, peu à peu ils exprimèrent une haine si féroce que l'enfant cruel disparut, à mes yeux, pour faire place à la femme jalouse. Je saisisais enfin le mot de l'énigme. Le beau Selim eût été traité avec moins de rigueur si, osant davantage, il eût ramassé le mouchoir de la souveraine, au lieu de celui de sa suivante ; tant il est vrai qu'en Orient comme en Occident, de la grandeur seule du crime peut résulter le salut du criminel.

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

(A CONTINUER.)



UNE VEUVE INCONSOLABLE.



Un de nos statuaires les plus célèbres fut appelé il y a quelque temps chez une jeune dame qui appartient par sa naissance à une des familles les plus distinguées de la haute finance, et que le mariage avait unie à l'héritier d'un nom illustre dans les fastes militaires de l'Empire.

Cet hymen formé sous les plus heureux auspices, n'avait, hélas ! été que de courte durée ; l'impitoyable mort venait de le rompre en enlevant prématurément le jeune époux.

Le statuaire était mandé par la veuve.

Il fut introduit, à travers les appartements silencieux, jusque dans une chambre où il se trouva en présence d'une femme jeune et belle, vêtue de longs habits de deuil et le visage sillonné de larmes.

— Vous savez, lui dit-elle avec effort et d'une voix entrecoupée de sanglots, vous savez le malheur qui m'a frappée ?

L'artiste s'inclina d'un air de respectueuse condoléance.

— Monsieur, reprit la veuve, je veux faire élever au cher mari que j'ai perdu un monument funèbre. Je vous ai choisis à cause de votre talent et de votre renommée.

L'artiste s'inclina de nouveau.

— Je veux que ce monument soit superbe, digne de l'homme que je pleure, proportionné à l'éternelle douleur où je suis plongée. Peu m'importe ce que cela coûtera ; je suis riche, et je consacrerai volontiers, s'il le fallait, ma fortune entière à honorer la mémoire d'un époux adoré. Je veux un temple, des colonnes de marbre, et au milieu, sur un piédestal, sa statue.

— Je ferai de mon mieux pour remplir vos vœux, Madame,

répondit l'artiste : mais je n'avais pas l'honneur de connaître le défunt, et son image m'est indispensable pour exécuter mon œuvre. Vous possédez sans doute son portrait ?

La veuve leva le bras et montra d'un geste désolé un magnifique portrait peint par Amaury-Duval.

— Une peinture admirable ! dit l'artiste, et le nom du maître me dispense de vous demander si la ressemblance est frappante.

— Ce sont tous ses traits, Monsieur !... c'est lui ! Il ne lui manque que la vie !... Au prix de tout mon sang, que ne puis-je la lui rendre !

— Je ferai prendre ce portrait, Madame, et je vous promets que le marbre le reproduira exactement.

La veuve, à ces mots, se leva d'un seul bond, et s'élançant vers le portrait, les bras étendus comme pour le défendre, elle s'écria :

— Prendre ce portrait ! m'enlever ma seule consolation, mon unique bonheur ! jamais ! jamais.

Mais, Madame, vous n'en serez privée que peu de temps.

— Pas une heure, pas une minute ! Vivrais-je sans cette chère image ! Voyez, je l'ai fait placer là, dans ma chambre, pour qu'elle ne me quitte ni jour ni nuit, pour que mes yeux la contemplent sans cesse à travers mes larmes. Ce portrait ne sortira pas d'ici un seul instant, et je passerai à le contempler le reste de ma misérable et douloureuse existence.

— Alors, Madame, il faudra que vous me permettiez d'en prendre une copie. Mais rassurez-vous, je ne troublerai pas longtemps votre solitude, une esquisse et une séance suffiront.

La veuve accepta cet arrangement : seulement, elle exigea que l'artiste revînt dès le lendemain. Elle voulait qu'il se mît à l'œuvre sur-le-champ, tant elle avait hâte de voir s'élever le